Laurent
Gaudé

La mort du roi Tsongor

roman

Prix Goncourt des lycéens
Prix des Libraires 2002

ACTES SUD

"DOMAINE FRANÇAIS"

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au cœur d'une Afrique ancestrale, le vieux Tsongor, roi de Massaba, souverain d'un empire immense, s'apprête à marier sa fille. Mais au jour des fiançailles, un deuxième prétendant surgit. La guerre éclate : c'est Troie assiégée, c'est Thèbes livrée à la haine. Le roi s'éteint mais ne peut reposer en paix dans sa cité dévastée. A son plus jeune fils, Souba, échoit la mission de parcourir le continent pour y construire sept tombeaux à l'image de ce que fut le vénéré – et aussi le haïssable – roi Tsongor.

Roman des origines, récit épique et initiatique, le nouveau livre de Laurent Gaudé déploie dans une langue enivrante les étendards de la bravoure, la flamboyante beauté des héros, mais aussi l'insidieuse révélation, en eux, de la défaite. Car en chacun doit s'accomplir, de quelque manière, l'apprentissage de la honte. Telle est en effet la vérité cachée, celle qui s'impose par-delà les élans du cœur et les lois du clan. Telle est peut-être l'essence même de la tragédie.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La mort du roi Tsongor *(2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires) et du* Soleil des Scorta *(2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono).*

DU MÊME AUTEUR

Romans

CRIS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613, 2003.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734, 2006.
ELDORADO, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 842, 2007.
LA PORTE DES ENFERS, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1015, 2010.
OURAGAN, Actes Sud / Leméac, 2010 ; Babel n° 1124, 2012.

Théâtre

COMBATS DE POSSÉDÉS, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, suivi de LES ENFANTS FLEUVE, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.

Recueils de nouvelles

DANS LA NUIT MOZAMBIQUE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 902, 2008.
LES OLIVIERS DU NÉGUS, Actes Sud / Leméac, 2011.

Littérature jeunesse (album)

LA TRIBU DE MALGOUMI, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre

JE SUIS LE CHIEN PITIÉ (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2002
ISBN 978-2-330-02312-6

LAURENT GAUDÉ

La Mort du roi Tsongor

roman

ACTES SUD

pour Yannis Kokkos
et Anne Blancard

CHAPITRE I

LA GRANDE NUIT BLANCHE DU ROI TSONGOR

D'ordinaire, Katabolonga était le premier à se lever dans le palais. Il arpentait les couloirs vides tandis qu'au-dehors la nuit pesait encore de tout son poids sur les collines. Pas un bruit n'accompagnait sa marche. Il avançait sans croiser personne, de sa chambre à la salle du tabouret d'or. Sa silhouette était celle d'un être vaporeux qui glissait le long des murs. C'était ainsi. Il s'acquittait de sa tâche, en silence, avant que le jour ne se lève.

Mais ce matin-là, il n'était pas seul. Ce matin-là, une agitation fiévreuse régnait dans les couloirs. Des dizaines et des dizaines d'ouvriers et de porteurs allaient et venaient avec précaution, parlant à voix basse pour ne réveiller personne. C'était comme un grand navire de contrebandiers qui déchargeait sa cargaison dans le secret de la nuit. Tout le monde s'affairait en silence. Au palais de Massaba, il n'y avait pas eu de nuit. Le travail n'avait pas cessé.

Depuis plusieurs semaines, Massaba était devenue le cœur anxieux d'une activité de fourmis. Le roi Tsongor allait marier sa fille avec le prince des terres du sel. Des caravanes entières venaient des contrées les plus éloignées pour apporter épices, bétail et tissus. Des architectes avaient été diligentés pour élargir la grande place qui s'étendait devant

la porte du palais. Chaque fontaine avait été décorée. De longues colonnes marchandes venaient apporter des sacs innombrables de fleurs. Massaba vivait à un rythme qu'elle n'avait jamais connu. Au fil des jours, sa population avait grossi. Des milliers de tentes, maintenant, se tenaient serrées le long des remparts, dessinant d'immenses faubourgs de tissu multicolores où se mêlaient le cri des enfants qui jouaient dans le sable et les braiements du bétail. Des nomades étaient venus de loin pour être présents en ce jour. Il en arrivait de partout. Ils venaient voir Massaba. Ils venaient assister aux noces de Samilia, la fille du roi Tsongor.

Depuis des semaines, chaque habitant de Massaba, chaque nomade avait déposé, sur la place principale, son offrande à la future mariée. C'était un gigantesque amas de fleurs, d'amulettes, de sacs de céréales et de jarres de vin. C'était une montagne de tissus et de statues sacrées. Chacun voulait offrir à la fille du roi Tsongor un gage d'admiration et une prière de bénédiction.

Or, en cette nuit-là, les serviteurs du palais avaient été chargés de vider la place de toutes ces offrandes. Il ne devait plus rien rester. Le vieux roi de Massaba voulait que l'esplanade soit décorée et resplendissante. Que tout son parvis soit jonché de roses. Que sa garde d'honneur y prenne place en habit d'apparat. Le prince Kouame allait envoyer ses ambassadeurs, pour déposer aux pieds du roi les présents qu'il offrait. C'était le début de la cérémonie nuptiale, la journée des présents. Tout devait être prêt.

Les serviteurs du palais, toute la nuit, n'avaient cessé de faire des allers-retours, entre la montagne

de cadeaux de la place et les salles du palais. Ils transportaient ces centaines de sacs, de fleurs et de bijoux. Ils disposaient le plus harmonieusement possible, en prenant bien soin de ne pas faire de bruit, les amulettes, les statues et les tapisseries dans les différents appartements du palais. Il fallait que la grande place soit vide. Et que le palais, lui, soit riche de ces signes d'affection du peuple. Il fallait que la princesse Samilia se réveille dans un palais aux mille parfums et couleurs. C'était à cela que travaillaient, silencieusement, les longues colonnes de porteurs. Ils devaient finir avant que la princesse et sa suite ne se réveillent. Le temps commençait à manquer. Car ils avaient croisé et reconnu, pour certains d'entre eux, Katabolonga. Ils savaient que si Katabolonga était debout, c'est que le jour n'allait pas tarder à se lever et avec lui, le roi Tsongor. Aussi, au fur et à mesure que Katabolonga avançait dans les couloirs du palais, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la salle du tabouret d'or, l'agitation croissait et les serviteurs se faisaient de plus en plus rapides et affairés.

Katabolonga, lui, n'était touché par aucune anxiété. Il marchait lentement comme à l'accoutumée. Au rythme calme qui était le sien. Il savait qu'il avait le temps. Que le jour ne se lèverait pas tout de suite. Il savait – comme tous les jours depuis des années – qu'il serait prêt, assis au chevet du roi lorsque celui-ci ouvrirait les yeux. Il pensait simplement que c'était la première fois, et certainement la dernière, qu'il croisait tant d'hommes lors de sa marche nocturne et que le bruit de ses pas était accompagné de tant de murmures.

Mais lorsque Katabolonga entra dans la salle du tabouret d'or, il se figea brusquement. L'air qui lui caressait le visage lui murmurait quelque chose qu'il ne parvenait pas à comprendre. Au moment où il avait ouvert la porte, il lui avait semblé, le temps d'un instant, que tout allait finir. Il se reprit. Traversa la pièce pour prendre le tabouret d'or, mais à peine eut-il saisi la relique, qu'il dut la lâcher. Le tremblement qui lui parcourut les bras lui dit, à nouveau, que tout allait finir. Cette fois, il écouta ce sentiment monter en lui. Il écouta et le trouble s'empara de lui. Il écouta. Et il sut qu'aujourd'hui, effectivement, tout allait cesser. Il sut qu'aujourd'hui il tuerait le roi Tsongor. Qu'aujourd'hui était le jour auquel il avait pensé échapper. Il comprit que ce jour était le dernier où le roi se lèverait, le dernier où lui, Katabolonga le sauvage, le suivrait de salle en salle, marchant toujours sur ses pas, veillant sur ses moindres fatigues, écoutant ses soupirs et s'acquittant de la plus honorifique des tâches. Le dernier jour où il serait le porteur du tabouret d'or.

Il se releva. Essayant de faire taire le trouble qui était né en lui. Il saisit le tabouret et parcourut les couloirs du palais. Les mâchoires serrées sur cette conviction obscure qu'aujourd'hui était le jour où il tuerait son ami, le roi Tsongor.

Lorsque Tsongor se leva, il eut immédiatement le sentiment que cette journée serait trop courte pour qu'il puisse s'acquitter de tout ce qu'il avait à faire. Il respira profondément. Il savait que le calme ne lui serait plus offert jusqu'au soir. Il salua Katabolonga qui se tenait à ses côtés. Et ce visage lui fit du bien. Il salua Katabolonga, mais celui-ci, au lieu de lui rendre son salut et de lui présenter son collier royal, comme il le faisait chaque matin, lui murmura à voix basse :

"Tsongor, je veux te parler.

— Je t'écoute, répondit le roi.

— C'est pour aujourd'hui, mon ami", dit Katabolonga.

La voix du porteur avait quelque chose d'étrange, mais Tsongor n'y prêta pas attention. Il dit simplement : "Je sais." Et la journée commença.

La vérité est que Tsongor n'avait pas compris ce que voulait dire Katabolonga. Ou plutôt, il avait pensé que son porteur lui rappelait ce qu'il savait déjà, ce à quoi il pensait chaque minute de sa vie depuis plusieurs mois, que sa fille se mariait et que les cérémonies débutaient aujourd'hui. Il avait répondu mécaniquement. Sans réfléchir. S'il avait prêté attention aux traits de son vieux serviteur, il

y aurait vu une tristesse profonde, comme un soupir du visage, qui peut-être lui aurait fait comprendre que ce n'était pas du mariage que parlait Katabolonga. Mais d'autre chose. De cette vieille histoire qui unissait les deux hommes depuis si longtemps.

C'était à l'époque où le roi Tsongor était jeune. Il venait de quitter le royaume de son père. Sans se retourner. Laissant le vieux roi périr sur son trône fatigué. Tsongor était parti. Il savait que son père ne voulait rien lui léguer et il refusait de subir cette humiliation. Il était parti, crachant sur le visage de ce vieillard qui ne voulait rien céder. Il avait décidé qu'il ne demanderait rien. Qu'il ne supplierait pas. Il avait décidé de construire un empire plus vaste que celui qu'on lui refusait. Ses mains étaient vives et nerveuses. Ses jambes le démangeaient. Il voulait parcourir des terres nouvelles. Porter le fer. Entreprendre des conquêtes aux confins des terres connues. Il avait faim. Et jusque dans ses nuits, il prononçait le nom des contrées qu'il rêvait d'assujettir. Il voulait que son visage soit celui de la conquête. Il leva son armée alors même que le corps de son père était encore chaud dans sa tombe, et partit vers le sud, avec l'intention de ne jamais reculer, d'arpenter la terre jusqu'à ce qu'il n'ait plus de souffle et de faire flotter partout les enseignes de ses ancêtres.

Les campagnes du roi Tsongor durèrent vingt ans. Vingt ans de campements. De combats. Et d'avancées. Vingt ans où il ne dormit que sur des lits de fortune. Vingt ans à consulter des cartes. A élaborer des stratégies. Et à porter ses coups. Il était invincible. A chaque nouvelle victoire, il ralliait les ennemis à ses rangs. Leur offrant les mêmes privilèges qu'à ses propres soldats. Et son armée, ainsi, malgré les pertes, malgré les corps mutilés et les famines,

ne faisait que grossir. Le roi Tsongor vieillit à cheval. Le fer à la main. Il prit femme à cheval, pendant une de ses campagnes. Et chaque naissance de ses enfants fut acclamée par la masse immense de ses hommes encore suant de l'ardeur des champs de bataille. Vingt ans de lutte et d'expansion jusqu'au jour où il parvint au pays des rampants. C'étaient les dernières terres inexplorées du continent. Aux confins du monde. Après cela, il n'y avait plus rien que l'océan et les ténèbres. Les rampants étaient une peuplade de sauvages qui vivaient, disséminés, dans des huttes de boue minuscules. Ils n'avaient ni chef, ni armée. C'était une succession de hameaux. Chaque homme vivait là, avec ses femmes. Dans l'ignorance du monde qui l'entourait. C'étaient de grands hommes maigres. Squelettiques parfois. On les appelait les rampants parce que, malgré leur très grande taille, leurs huttes n'arrivaient pas à la hauteur d'un cheval. Personne ne savait pourquoi ils ne construisaient pas d'habitat à leur taille. Vivre ainsi, dans des huttes minuscules, leur donnait à tous une silhouette voûtée. Un peuple de géants qui ne se tenaient jamais droits. Un peuple de grands hommes maigres qui marchaient, de nuit, le long des sentiers de poussière, le dos plié, comme si le ciel pesait de tout son poids sur eux. En combat singulier, c'étaient les plus terrifiants des adversaires. Ils étaient vifs et sans pitié. Ils se déployaient de toute leur taille et fondaient sur leurs adversaires comme des guépards affamés. Même désarmés, ils étaient redoutables. Il était impossible de les faire prisonniers car tant qu'il restait en eux une parcelle de force, ils se ruaient sur le premier homme qu'ils voyaient et tentaient de le terrasser. Il ne fut pas rare de voir des rampants enchaînés se jeter sur leurs geôliers et les tuer à coups de dents. Ils mordaient. Ils griffaient. Ils hurlaient et dansaient sur le corps de leur

adversaire jusqu'à ce que celui-ci ne fût plus qu'une bouillie de chair. Ils étaient redoutables, mais ils n'offrirent au roi Tsongor qu'une piètre résistance. Jamais ils ne parvinrent à s'organiser. Jamais ils n'arrivèrent à opposer à son avancée une ligne de front. Le roi pénétra dans les terres rampantes sans trembler une seule fois. Il brûla un à un les villages. Il réduisit tout en cendres et le pays ne fut bientôt plus qu'une terre sèche et vide où l'on entendait le cri des rampants, la nuit, qui hurlaient leur peine, insultant le ciel pour cette malédiction qui tombait sur eux.

Katabolonga était l'un d'eux. Un des derniers, probablement, à être encore en vie lorsque le roi fut sur le point d'achever ses conquêtes. Sa hutte, comme celle de tant d'autres, avait été mise à bas. Ses femmes violées et assassinées. Il avait tout perdu. Mais, pour une raison que personne ne s'expliqua jamais, il n'eut pas la même réaction que ses frères. Il ne se précipita pas, lui, sur le premier soldat qu'il vit pour essayer de lui arracher le nez à pleines dents et baigner ses mains dans un sang de vengeance. Non. Il attendit. Longtemps. Il attendit que le pays entier soit assujetti. Que le roi Tsongor établisse son dernier campement dans ce grand pays vaincu. Alors seulement il sortit des bois où il s'était caché.

C'était un jour magnifique de lumière et de calme. Plus aucun soldat ne se battait. Plus aucun combat n'avait lieu nulle part. Plus aucune hutte ne tenait debout. L'armée tout entière se reposait dans cet immense campement et fêtait sa victoire. Les uns nettoyaient leurs armes. Les autres soulageaient leurs pieds. On discutait, en troquant quelques trophées.

Katabolonga se présenta aux portes du camp. Nu. Sans arme. Le visage haut. Sans trembler. Aux soldats qui lui barrèrent la route et lui demandèrent ce qu'il voulait, il répondit qu'il venait voir le roi. Et il y avait une telle autorité dans sa voix, un

tel calme, qu'on le mena jusqu'à Tsongor. Il traversa tout le campement. Ce fut une marche de plusieurs heures car l'armée était immense de tous ces peuples assimilés, mis côte à côte dans cette entreprise de sang et de conquête. Il marcha sous le soleil, la tête droite. Et il y avait quelque chose de si étrange à voir un rampant marcher de la sorte, calme, déterminé, altier, il y avait quelque chose de si beau dans cette marche que les soldats lui firent cortège. Ils voulaient voir ce que le sauvage désirait. Ils voulaient voir ce qu'il adviendrait. Le roi Tsongor aperçut, au loin, un nuage de poussière. Et il distingua une haute silhouette qui dominait une foule de soldats amusés et curieux. Il arrêta de manger et se leva. Et lorsque le sauvage fut devant lui, il le contempla longuement, en silence.

"Qui es-tu ? demanda-t-il à cet homme qui pouvait, à tout moment, se ruer sur lui et tenter de le déchiqueter à pleines dents.

— Je m'appelle Katabolonga." Il y eut un silence immense dans l'armée qui se pressait autour de la tente du roi. Les hommes étaient étonnés de la beauté de la voix du sauvage. De la fluidité avec laquelle les mots avaient coulé de sa bouche. Il était nu. Ebouriffé. Les yeux rougis par le soleil. Face à lui, le roi Tsongor semblait un enfant chétif.

"Que veux-tu ?" demanda le souverain.

Katabolonga ne répondit pas. Comme s'il n'avait pas entendu la question. Un temps interminable s'écoula pendant lequel les deux hommes ne se quittèrent pas des yeux. Puis le sauvage parla.

"Je suis Katabolonga et je ne réponds pas à tes questions. Je parle quand je le veux. Je suis venu pour te voir. Et te dire, devant tous les tiens réunis, ce qui doit être dit. Tu as rasé ma maison. Et tué mes femmes. Tu as piétiné mes terres sous les sabots de ton cheval. Tes hommes ont respiré mon air et ont fait des miens des bêtes en fuite qui disputent

leur nourriture aux singes. Tu es venu de loin. Pour brûler ce que j'avais. Je suis Katabolonga et personne ne brûle ce que je possède sans perdre la vie. Je suis là. Devant toi. Je suis là. Au milieu de tous tes hommes réunis. Je veux te dire cela. Je suis Katabolonga et je te tuerai. Car par ma hutte piétinée, par mes femmes tuées, par mon pays brûlé, ta mort m'appartient."

Dans le campement, il n'y avait plus un bruit. Pas un cliquetis d'armes. Pas une voix de soldat pour murmurer quoi que ce soit. Tous attendaient de voir ce que le roi déciderait. Tous étaient prêts, sur un simple signe de tête du souverain, à se jeter sur le sauvage et à le tuer. Mais Tsongor ne bougeait pas. Tout remontait en son esprit. Vingt années de dégoût de lui-même qui s'étaient accumulées. Vingt années de guerres et de massacres qui le hantaient. Il regardait l'homme qu'il avait devant lui. Avec attention. Avec respect et douceur presque.

"Je suis le roi Tsongor, dit-il. Mes terres n'ont pas de limites. Comparé à mon royaume, le royaume de mes pères était un grain de sable. Je suis le roi Tsongor et j'ai vieilli à cheval. En armes. Cela fait vingt ans que je me bats. Vingt ans que j'asservis des peuples qui ignoraient jusqu'à mon nom. J'ai arpenté la terre entière et j'en ai fait mon jardin. Tu es le dernier ennemi du dernier pays. Je pourrais te tuer et mettre ta tête en haut d'une pique pour que tout le monde sache que je règne, désormais, sur un continent entier. Mais ce n'est pas ce que je vais faire. Le temps des batailles est révolu. Je ne veux plus être un roi de sang. Il me reste à régner sur le royaume que j'ai construit. Et je vais commencer avec toi, Katabolonga. Tu es le dernier ennemi du dernier pays et je te demande d'accepter de rester désormais à mes côtés. Je suis le roi Tsongor et je t'offre d'être le porteur de mon tabouret d'or, partout où j'irai."